

16 Société & Culture

LGBTQ Le stade de Munich, théâtre du match Allemagne-Hongrie, n'aura pas affiché les couleurs du drapeau LGBTQ qui devait symboliser une opposition à une nouvelle loi hongroise. Où en sont les droits de ces minorités? Réponses avec la professeure Lorena Parini



Un supporter allemand devant le stade de Munich avant le match qui opposait l'Allemagne à la Hongrie. (STEFAN MATZKE/SAMPICS/CORBIS VIA GETTY IMAGES)

«Les droits reculent autant qu'ils avancent»

PROPOS RECUEILLIS PAR MARION POLICE
@marion_902

En ce mois des fiertés qui rend visibles les communautés LGBTQI+ à travers le monde, les polémiques ne sont jamais bien loin: aussi, le refus de l'UEFA d'illuminer le stade de Munich aux couleurs du drapeau arc-en-ciel durant le match Allemagne-Hongrie a déclenché de vives critiques et une grande vague de solidarité. Il s'agissait pour la ville de manifester son désaccord au sujet d'une nouvelle loi hongroise interdisant «la promotion de l'homosexualité» auprès des mineurs; une législation qualifiée de honteuse mercredi 23 juin par Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne. Et ce n'est pas la première, une autre loi interdisant le changement de genre à l'état civil ayant été adoptée par le même pays en 2020.

En réponse, des personnalités comme Antoine Griezmann ont signifié leur soutien via Twitter et le hashtag #Rainbowgate; le maire de Bruxelles a même annoncé que la Grand-Place serait, elle, illuminée. Pour *Le Temps*, Lorena Parini, professeure associée à l'Institut des études genre de l'Unige et spécialiste des questions LGBTQI, livre son analyse de la situation actuelle des droits de ces minorités.

Pour justifier sa décision de ne pas allumer le stade de Munich aux cou-



LORENA PARINI
PROFESSEURE ASSOCIÉE À L'INSTITUT DES ÉTUDES GENRE DE L'UNIGE ET SPÉCIALISTE DES QUESTIONS LGBTQ

«L'Europe n'est plus vraiment une zone de liberté LGBT»

leurs du drapeau arc-en-ciel, l'UEFA met en avant sa position neutre et apolitique. Quel regard portez-vous sur cet argument? Effectivement, l'UEFA comme la FIFA ont toujours dit que le football devait être apolitique. On se rappelle lorsque les Suisses ont marqué contre la Serbie en 2018, certains joueurs avaient fait ce signe de l'aigle albanais et avaient été retoqués par l'UEFA. Donc, en principe, il ne faut pas avoir une position politique. Maintenant, je constate quand même cette année qu'une certaine partie des joueurs mettent un genou à terre en solidarité avec le mouvement Black Lives Matter, et là il n'y a eu aucune interdiction. C'est donc une règle à géométrie variable.

Un joueur qui met un genou à terre entreprend une démarche individuelle, illuminer un stade est une prise de position plus globale, même si elle aurait été un signe fort au vu de la loi hongroise qui vient d'être votée. Je peux comprendre la décision politique mais je ne peux pas y adhérer en tant qu'universitaire qui a conscience des discriminations vécues par les personnes LGBTQ à un degré de violence qu'on constate en Russie, en Biélorussie, en Tchétchénie, en Hongrie, en Pologne, etc.

L'Europe n'est pas une «zone de liberté LGBT», comme l'a proclamé le Parlement européen en mars dernier? Plus vraiment. Et ce qui me paraît le plus important, c'est que l'Union européenne prenne des dispositions politiques pour marquer l'affirmation de l'égalité de droits, car elle a le pouvoir de le faire. J'ai vu que des pétitions circulaient et Ursula von der Leyen a annoncé que la commission ouvrirait une procédure contre Budapest. Ce n'est pas possible que des pays membres qui reçoivent des milliards de subventions ne soient pas obligés de respecter les valeurs de l'Union.

Comment qualifieriez-vous la situation globale des minorités LGBTQI+ dans le monde? Il est difficile de tenir un discours global sur l'état du monde puisqu'il y a autant de reculs que d'avancées. En Italie, par

exemple, un projet de loi pour pénaliser l'homophobie attend au parlement depuis des mois. La Conférence italienne des évêques s'est immiscée directement dans le débat en affirmant que cette loi n'était pas nécessaire. Tout dépend des conjonctures politiques, de qui a besoin d'instrumentaliser cette communauté pour ses propres intérêts.

On observe donc à la fois des reculs dans les droits de ces minorités à certains endroits et des améliorations ailleurs ces dernières années (le mariage pour tous en France et peut-être en Suisse, aux États-Unis la Cour suprême vient de valider les droits des salariés gays et transgenres, etc.) Pourquoi cette polarisation? Je pense que certains régimes politiques ont toujours besoin d'ennemis pour se maintenir. Et des ennemis internes. On a connu le désastre des années 1930. Dans certains pays comme la Hongrie, cela prend ces proportions peut-être également parce que l'insertion de ces pays dans une vaste aire politique et culturelle qu'est l'UE exacerbe les particularismes. On a peur d'être englobé dans un grand tout où l'on ne sera rien du tout. De plus, ce sont des pays économiquement plus faibles qui tout en ayant besoin du soutien financier de l'Europe ont peur de perdre «leur identité». Et qu'est-ce que

«l'identité»? Pour les nationalistes, les régimes autoritaires, c'est la famille classique – homme, femme et enfant – et le récit national. L'histoire, la culture, la filiation de sang sont des thèmes qui sont sans arrêt retravaillés pour consolider cette narration de l'identité. Tous ceux qui ne sont pas d'origine, «de souche», qui ne sont pas considérés comme de «la bonne culture», ce sont les étrangers, les homosexuels car ceux-ci ne sont pas des «vrais hommes» et les lesbiennes ne sont pas des «vraies femmes».

Selon un rapport de l'expert indépendant des Nations unies sur la protection contre la violence et la discrimination fondées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, les discriminations ont sévèrement augmenté durant la pandémie à l'encontre des personnes LGBTQI+...

Ce n'est pas surprenant. Il y a, d'une part, l'isolement provoqué par la situation qui a été néfaste. Pour nous qui vivons dans des pays relativement libéraux sur ces questions, la communauté est déjà très importante, c'est comme une deuxième famille en dehors de la famille biologique, qui peut d'ailleurs ne pas être un soutien. Ensuite, il y a toute la question professionnelle: les personnes transgenres par exemple sont très discriminées dans le monde du travail et donc très vulnérables du

point de vue économique. Avec la crise, beaucoup de gens ont perdu leur emploi. Enfin, il y a l'accès aux soins qui s'est retrouvé compliqué pour des personnes qui suivaient des traitements (VIH, prises d'hormones, etc.). Les chiffres ont montré que même dans la population générale les gens sont beaucoup moins allés chez le médecin.

A Genève aura lieu dès le 30 juin la première conférence internationale francophone sur les enjeux LGBTQIA organisée par la ville, le réseau Egides et le Centre Maurice Chalmieu en sciences des sexualités de l'Unige. Pourquoi à Genève et quel message cela envoie-t-il à l'extérieur? Genève est une ville qui, depuis plusieurs années, s'engage de manière très explicite sur les droits des personnes LGBT. Elle fait partie du réseau Rainbow City et effectue un travail très visible: il y a eu l'illumination du Jet d'eau arc-en-ciel, chaque année a lieu une campagne publique en faveur des personnes LGBTQI. Il y a des intérêts scientifiques à ce genre d'événement, car les chercheurs-euses puisent dans les réalités vécues les données qui soutiennent leurs analyses. Cela montre aussi que les pouvoirs publics prennent au sérieux ces questions, que ce n'est plus marginal. Et Genève bien sûr, c'est la ville internationale par excellence, il est positif selon moi qu'elle se positionne sur ces questions. ■

INTERVIEW

L'Ensemble Contrechamps remet le son

MUSIQUE La formation genevoise dédiée à la musique contemporaine présente une nouvelle saison qui à la fois renoue avec le présentiel et abat les cloisons

PHILIPPE SIMON
@Philippe5mn

Les plus âgés d'entre nous se souviennent peut-être de *Der Schöne Bahnhof*, cette capsule de l'émission humoristique de la TSR *Carabine FM* (Mermet, Monney, Lolita) dans laquelle un vieux barbon en frac exécutait le plus sérieusement du monde une pièce de musique contemporaine parfaitement silencieuse – 4'33" sans le rictus de John Cage, dira-t-on. C'était bien entendu une parodie, mais elle indique aussi une forme de récep-

tion: la musique contemporaine serait ennuyeuse, guindée, froide, obsessionnellement cérébrale. C'est un préjugé, bien entendu, et c'est aussi une raison de lutter: Serge Vuille et l'Ensemble Contrechamps – formation majeure du domaine à Genève et au-delà – dézinguent cette contre-histoire avec une nouvelle saison qui à la fois décoiffe et rassérène.

«Pour avoir assisté dans la salle – parfois seul – à nos programmes *streamés* la saison passée, il n'y a aucun doute pour moi que l'expérience directe, personnelle et humaine du concert est simplement irremplaçable», explique le directeur artistique, Serge Vuille, dans son éditorial programmatique. Ce désir de se retrouver n'obérera cette année pas complètement les enseignements pan-

démiques et leurs possibilités jusqu'alors peu exploitées – comme la retransmission, entre le Cinéma Bio (Carouge) et le Bellevaux (Lausanne), de *Music for 18 Musicians* de Steve Reich exécuté avec l'Ensemble Eklekto et capté en janvier dernier au Victoria Hall.

Cela dit, le présentiel se porte mieux, merci pour lui, et Contrechamps lui offrira dans les mois qui viennent toute une série d'incarnations différentes: concerts, journées pensées pour les familles, visites de musées en musique, implantations dans différents festivals (La Bâtie, Les Créatives...), etc.

La programmation, elle aussi, joue des possibilités de passage. Par exemple en faisant dialoguer, autour du thème des feux d'artifice, Haendel (*Music for the Royal*

Fireworks) et les travaux pour ensemble instrumental et pyrotechnique de la compositrice allemande Lea Letzel (le tout se passera sur terre et dans les airs les 13 et 14 septembre à la Villa Bernasconi). Configuration similaire en octobre avec Buxtehude (1637-1707) et le compositeur genevois Xavier Dayer (né en 1972).

La musique contemporaine serait ennuyeuse, guindée, froide. C'est un préjugé, bien entendu

D'autres trous de ver mettront encore en communication différents pans de l'espace-temps des genres musicaux: on signalera ainsi la création d'une nouvelle pièce, *ICE*, d'Erika Stucky, talentueuse polymathe des joies musicales et récente lauréate du Grand Prix suisse de musique (ce sera hors les murs, à la Dampfzentrale de Berne).

Notons enfin un point d'orgue, le 19 mars prochain, une Nuit de l'électroacoustique qui se déploiera aux 6 Toits, nouveau centre de création atterri en pleine zone industrielle des Charmilles: on y entendra des signatures réputées de la recherche sonore en pleine liberté, d'Emma Souharce à D'Incise et de Beatrix Ferreyra à Phill Niblock, maître incontesté du drone guillotine. ■